

Un chien nommé Grabuge ne pouvait pas être une bonne nouvelle. Les jappements nerveux l'avaient réveillée en sursaut ; l'esprit embrumé, Philippine ne reconnaissait pas la pièce aux ombres étrangères, les draps trop chauds, l'odeur de feuillage humide qui dansait contre sa peau.

Quelques secondes et elle se souvint. Elle était de retour dans la maison de son enfance, sa chambre mansardée, son lit à une place, ses draps en pilou. Le cador était celui de son grand-père. Elle avait trois malles de vêtements à ranger, une cargaison de livres à classer, sa vie à reprendre à zéro, et pas le début d'un mode d'emploi.

Son numéro de fille prodigue était-il l'idée du siècle ou une ânerie aux somptueuses proportions ? Aller jusqu'au bout de l'expérience étant le meilleur moyen de le découvrir, elle se leva. Dans la salle de bains, elle se passa le visage à l'eau fraîche, suivit la progression d'une coccinelle égarée sur l'émail du lavabo. La petite bête bénéfique lui rappela d'autres matins, plus simples, plus prometteurs, et elle eut envie d'une douche froide comme lorsqu'elle était une adolescente avide de sensations. Corps écrevisse, mais revivifiée et enfin décidée à attaquer le premier dimanche de sa nouvelle existence, elle enfila le peignoir rose devenu trop étroit.

Un fumet de café lui chatouilla les narines : son grand-père n'avait pas perdu ses habitudes spartiates. Premier levé de la maisonnée, maître de la cafetière et du fourneau à bois, Jean-Pascal veillait à ne pas faire chanter robinetteries ou casseroles aux petites heures de l'aube. Le sort avait voulu qu'il perde son placide et vieux setter et le remplace par un cocker au caractère fantasque, mais cette nouveauté était la seule faute de goût dans l'ancestrale demeure des Domeniac.

C'était avec ce quadrupède que les conversations du vieil homme étaient les plus fournies. Hier, elle l'avait surpris lui énonçant les gros titres du journal avant de se plonger dans sa lecture. Au bout d'un moment, Grabuge s'était mis à sautiller pour réclamer une suite ; le plébiscite avait incité son maître à lui offrir un compte rendu des riches tribulations de la vie politique française.

Elle ouvrit grand la fenêtre pour montrer au monde à quel point elle comptait lui faire face. Le jardin brillait de la dernière pluie ; Grabuge frétillait près du muret rongé par le lierre, excité par la vie ténébreuse des lombrics ou le mystère épais des mottes. La porte de la serre était entrouverte, Jean-Pascal soignait déjà ses orchidées. Philippine inspira le parfum de terre mouillée et de bons souvenirs, et se dit que sa décision n'était peut-être pas si catastrophique.

Elle enfila un jean, son pull préféré, et s'installa à son bureau. Jean-Pascal avait fait l'acquisition d'une connexion à haut débit à l'occasion du retour au bercail de sa petite-fille. Contaminé par la modernité, il s'était offert un ordinateur pour son usage personnel et l'avait installé dans la bibliothèque, son domaine, un univers jusque-là réservé aux trésors du passé.

Philippine alluma le sien. Son premier geste de la journée lorsqu'elle habitait Paris. Elle n'était pas prête à renoncer à ce rituel : lire son courrier électronique avant de découvrir l'actualité sur le site de son quotidien favori.

Sa boîte recelait une vingtaine d'emails. « Félicitations ! Vous avez gagné trois cents euros de jetons de casino. » « Offrez-vous un phallus massif, un gourdin de guerrier, un bâton de maréchal de l'extase. » « Pharmacie en ligne : deux mille produits de pointe enfin à votre portée. » Philippine évacua ces débordements enthousiastes jusqu'à ce que ne subsistent que trois messages.

Fidèle à lui-même, son patron s'impatientait au sujet de la conférence à l'hôpital Cochin. Le Parquet de Melun confirmait le rendez-vous pour la reconstitution de l'affaire Dantzig. Le

troisième email, titré « Un trop long silence », provenait d'un émetteur inconnu, fernand.basquiat84@orange.fr. Philippine hésita puis se souvint que les Mac résistaient mieux que les PC aux attaques de virus. Elle cliqua :

GERONIMO N'A TUÉ PERSONNE,
MAIS QUI A TUÉ GERONIMO ?

Elle déroula la suite du message, découvrit la photo d'un homme au regard clair.

Un homme avec qui elle se croyait quitte. Un pan de sa vie.

Une calamité.

Elle tenta de se relever, ses jambes lui jouèrent un mauvais tour. Elle crut faire un malaise, comme la jeune femme d'hier, terrassée par l'angoisse, venue à l'Institut médico-légal pour reconnaître le corps d'un proche après un suicide.

Une grande inspiration, et elle se raccrocha au réel ; en tant que médecin légiste, elle avait encaissé des horreurs autrement plus solides que la plaisanterie d'un crétin anonyme. Elle cliqua sur la bande d'annonce, vérifia la liste des destinataires : l'email avait été adressé à tous les Domeniac. Elle demeura immobile, le temps de mettre de l'ordre dans ses émotions, de se raisonner. Un nouvel aboiement la secoua. Elle posa un doigt sur l'artère de son cou ; son cœur retrouvait un rythme normal.

Elle enfila son blouson, récupéra ses gants, son casque, descendit au rez-de-chaussée, but un café dans la cuisine silencieuse. Elle sortit sa moto du garage, moteur éteint, la poussa jusqu'à la rue pour ne pas réveiller sa grand-mère et le garde-malade dormant dans l'annexe, et prit la direction de Paris.

Il n'y avait qu'une seule personne avec qui elle souhaitait parler. Une fois sur l'autoroute, elle se sentit mieux. La vitesse diluait toujours ses idées noires.

Le quartier était sage en ce dimanche matin. Pas d'embouteillage, et personne ne s'énervait. Un yacht franchissait lentement l'écluse du canal Saint-Martin, et le bout de la rue de Lancry se scindait en deux tronçons obliques ; une voiture attendait patiemment la reconstitution de la chaussée.

Philippine fit un détour par la boulangerie la plus proche. Devant l'immeuble, elle consulta son calepin, composa le code, grimpa les étages. Elle aurait dû téléphoner, prévenir de son arrivée, mais elle le savait lève-tôt et peu soucieux des convenances. Avec un peu de chance, il serait seul. Il fréquentait une femme très occupée.

Elle sonna, impatiente. Il ouvrit, imperturbable. T-shirt noir à tête de tigre, jean sombre, il frotta sa barbe naissante d'une main tranquille, sourit. Ils ne s'étaient pas vus depuis une quinzaine, mais elle avait toujours l'impression de les avoir quittés la veille, lui et son regard gris un rien désabusé. Il lui tourna le dos, rentra dans son monde, la laissant faire ce qu'elle voulait de la porte d'entrée.

Elle le retrouva adossé contre sa fenêtre, profil tendu vers la rue. Pieds nus. Un air de jazz tenait compagnie à un parfum féminin, un foulard de soie avait été oublié sur une chaise. Quelqu'un vient de partir mais s'attarde un peu, se dit-elle.

Elle s'installa dans le fauteuil club en cuir vieilli qui épousait son corps comme un gant. Le saxophone captait les rayons du soleil pâle. Une partition était ouverte sur un pupitre.

– Tu veux du café ?

– Avec plaisir, et j'ai apporté des croissants. Tu as de la confiture ?

– J'ai. Et aussi des oranges sanguines.

– Tu serais prêt à me les presser ?

Elle mit la table. Ils levèrent ensemble leurs verres de jus d'orange pour trinquer.

– Je crois que j'ai des ennuis, Serge.

- De quel genre ?
- Inédits. J’ai reçu un email anonyme ce matin, titré « Un trop long silence ». Une photo et une courte phrase. La photo est celle de mon père. Mort il y a vingt-quatre ans.
- Et la phrase ?
- Une question. « Geronimo n’a tué personne, mais qui a tué Geronimo ? »
- Et c’est une bonne question ?
- Le suicide ne fait aucun doute. Mais à part la famille et les proches, personne ne savait qu’enfant, on le surnommait Geronimo.
- Cet email ne peut donc pas provenir d’un inconnu ?
- C’est bien ce qui me tracasse.

Et Philippine lui raconta cette partie de sa vie, occultée jusqu’à ce matin. Thierry Domeniac, chercheur en biologie moléculaire, avait connu son heure de gloire aux États-Unis dans les années soixante-dix. Il s’était donné la mort en France, en 1984. Jean-Pascal avait toujours décrit son fils aîné comme un être doué mais fragile, souvent sur les rives de la dépression. La recherche avait primé sur les autres dimensions de son existence, sur sa vie de famille. Se sentant délaissée, Paola, la mère de Philippine, avait quitté mari et enfant pour son amant. Et le destin avait renchéri. Quelques mois après le suicide de Thierry, elle était morte dans un accident de voiture.

Philippine racontait cette histoire sans pathos. Elle n’avait pas de souvenirs réels. Thierry et Paola avaient existé à travers les récits de Jean-Pascal et Caroline, ses grands-parents paternels, lesquels l’avaient élevée du mieux qu’ils avaient pu.

- Grand-père me répondait si je le questionnais.
- Et ta grand-mère ?
- Elle me parlait souvent de l’enfance de mon père.
- Pourquoi ce surnom « Geronimo » ?
- Gamin, il faisait des merveilles avec un bout de ficelle ou une vieille racine, et ne se décourageait jamais. Comme le *medicine man*, le prince des Apaches, le guérillero. Et j’en passe.
- L’ascète qui vivait dans la pénurie et en tirait le meilleur ?
- C’est ça. Mon père passait des heures à rêver devant une colonie de fourmis ou une branche fossilisée, et inventait des théories sophistiquées.
- Quel âge avais-tu à sa mort ?
- Cinq ans.

Serge Clémenti n’était pas du genre à vous apaiser avec quelque formule creuse, et c’était très bien ainsi. L’air concentré, il resservit du café. Elle se leva pour récupérer un bloc-notes et un stylo. Elle y nota l’adresse électronique : fernand.basquiat84@orange.fr, la lui montra.

- 84 correspond à l’année de la mort de ton père. Et « Basquiat », sans doute au peintre américain Jean-Michel Basquiat.
- Et « Fernand » ?
- Fernand Léger, peut-être ? Un autre peintre, une autre époque. Je vais demander à un technicien de la Brigade de retrouver la source.
- En fait, je voulais ton avis. Ce message est arrivé au moment où j’emménageais au village. Il a été envoyé à tous les membres de ma famille.
- Règlement de compte chez les Domeniac ?
- Rien ne dit que l’objectif du corbeau n’est pas de déborder les frontières de la tribu pour diffuser sur le Net.

À l’ère de l’ordinateur et des autoroutes de l’information, l’évocation d’un corbeau de village semblait désuète, mais Philippine ne trouvait pas de terme plus adapté.

- Ce serait la plaie pour mon oncle Hadrien. Les médias sont à l’affût.

Clémenti se contenta d’un sourire entendu. Il avait rencontré les Domeniac, lors d’une

soirée de Nouvel An, dans la somptueuse villa de l'oncle Hadrien. Le courant n'était pas passé entre l'homme d'affaires à l'abord froid et le commissaire Serge Clémenti. En revanche, les retrouvailles avec l'aïeul du clan s'étaient bien déroulées. Au long de sa carrière à la Criminelle, Clémenti avait eu maints contacts avec le psychiatre Jean-Pascal Domeniac, expert auprès des tribunaux. Son côté « héron solitaire et taiseux » n'avait jamais réussi à le décourager.

– Et tu n'aimerais pas voir ton oncle sur le gril ?

– Hadrien sait résister aux coups bas. Je me sens moins solide. J'ai mis du temps à apprendre à vivre sans Thierry Domeniac. Je n'apprécie pas qu'on me vole ma paix. Surtout au moment où j'ai décidé de revenir au village.

Clémenti était citadin dans l'âme, et l'odeur amochée de Paris et du canal Saint-Martin lui était aussi indispensable que l'eau potable ou le bleu du ciel. Pour autant, elle lisait dans ses yeux qu'il comprenait ses choix. Il était le seul homme avec qui elle se sentait à l'aise, sans arrière-pensée. Et ce n'était pas par manque de séduction. Rares étaient ceux qui possédaient sa présence à la fois nonchalante et électrique. Ce visage revenu de tout, et néanmoins prêt à repartir comme au premier matin du monde, en remuait plus d'une, à la Brigade et ailleurs. Simplement ils étaient l'un pour l'autre, par une curieuse et précieuse alchimie, deux principes neutres qui ne se cherchaient ni noise ni passion et n'avaient qu'écoute et amitié à partager.

– Jean-Pascal est au courant ?

– Quand je suis partie, il jardinait. Il va finir par consulter son courrier électronique.

– Comment va ta grand-mère ?

– Les médicaments lui donnent des hallucinations. Grand-père a du mal à trouver la dose adéquate.

Ils finirent leur petit déjeuner en silence, leur tranquillité rythmée par une nouvelle ondée. Elle savait qu'il éviterait de lui demander des détails sur la mort de son père, et retrouverait le dossier dans les archives. Une fois son café dégusté, dans la paix de cette cuisine où un rayon de soleil avait la bonté de s'infiltrer, malgré la pluie, pour danser sur l'épaule de Clémenti, elle proposa ce qui lui trottait en tête.

– Et si tu venais déjeuner au village, avec moi ?

– Avec eux, tu veux dire ?

Il n'était pas dupe. Elle redoutait d'affronter la crise, le moment où ils auraient tous découvert le jeu malsain d'un anonyme au nom à dormir debout, où questions et reproches fuseraient. À son expression, elle comprit qu'il n'avait aucune envie de partager ce marasme.

– Tu pourras jouer du saxophone tout ton saoul, insista-t-elle. Tu ne dérangeras personne.

– J'ai passé contrat avec mes voisins, Philippine. J'ai mes tranches. Il n'y a guère de raison que je m'expatrie au village ou ailleurs.

– J'ai vu le saxo. Et la partition. Tu meurs d'envie de jouer, et tu ne peux pas.

– J'aime ouvrir l'étui, laisser mon saxo prendre la lumière. Je le regarde et je me joue un morceau dans ma tête. Travailler mentalement est une excellente façon de faire des progrès.

Il avait raison. Les amis n'étaient pas des amortisseurs bons à encaisser les coups à votre place. Et elle aimait Clémenti sans condition. Ses capacités de résistance, son obstination, son indépendance, et ses moments de froideur, rien ne lui déplaisait. Des qualités ou des défauts, c'était selon. Il les défendait avec panache.

Elle accepta un dernier café et prit congé. Elle retarda le moment de retrouver sa famille en allant faire les courses au marché du boulevard Richard-Lenoir, chargea à bloc le coffre de sa moto, puis quitta Paris sous un crachin léger.

Clémenti avait suivi le départ de Philippine posté à sa fenêtre. Il n'aurait pas détesté filer à la campagne à moto, son saxophone en bandoulière, mais affronter le clan n'était pas une

perspective attrayante. Avec les années, le mutisme du grand-père s'accroissait, et si Clémenti respectait le vieil homme, leurs échanges ou plutôt les longs monologues que Jean-Pascal attendait laissaient toujours un goût étrange en bouche. Le contraste n'en était que plus saisissant avec Judith, l'épouse d'Hadrien. Une femme séduisante, mais une marathonnienne de la conversation mondaine, toujours prête à vous entretenir du dernier événement culturel.

Quant à l'oncle de Philippine, il était un croisement réussi entre une calculette et un nunchaku. La recherche du profit était sa grande aventure existentielle. Hadrien Domeniac ne vous lâchait pas avant d'avoir obtenu ce qu'il attendait de vous, même s'il s'agissait d'un bouton de culotte, et n'avait sans doute jamais pris le temps d'admirer un clair de lune. Stanislas, son fils aîné, patron malgré son jeune âge du journal récemment racheté par Domeniac Entreprises, cultivait un snobisme si dense qu'on aurait pu s'en faire un gilet pare-balles.

Enfin, Édouard, le cadet, avait tous les crédits auprès de Philippine, les deux cousins ayant mille souvenirs d'enfance en commun. Le jeune avocat était le seul Domeniac qu'elle qualifiait « d'à peu près normal ». Clémenti lui voyait pourtant un défaut de taille : comme sa mère, il saoulait ses interlocuteurs avec la ferveur qu'il employait pour ses plaidoiries.

Philippine rachetait tous les membres de sa tribu. Clémenti n'avait pourtant jamais cru possible l'amitié entre un homme et une femme. Leurs rencontres étaient des moments précieux. C'était la première fois qu'elle lui parlait de son père. Il ignorait tout de cet homme, Jean-Pascal ne lui ayant jamais fait de confidences au sujet de sa famille.

Il s'installa dans le fauteuil choisi par sa visiteuse en arrivant, et se laissa bercer par Miles Davis. Ce vieux fauteuil club était le favori de Louise Morvan, qui s'y lovait jadis en écoutant les musiciens qu'il aimait lui faire découvrir. En matière de jazz, elle avait un goût très sûr, et savait repérer les accents de Debussy dans les mélodies de Thelonious Monk. En fait, depuis leur rupture, Philippine était la seule, à part Laura, à avoir mis un pied dans cet appartement. Étrangement, elle avait eu certains des gestes de Louise. Cette façon de mettre la table à toute allure en posant les couverts de travers, et de mordre à belles dents dans un croissant sans en laisser une miette. Il avait toujours éprouvé une tendresse particulière pour les femmes qui avaient de l'appétit.

Il interrompit le flot des souvenirs, quitta ce fauteuil dangereux qui convoquait la nostalgie. Il ferait son possible pour aider Philippine. Si le corbeau n'était qu'un amateur, un informaticien de la Brigade pourrait traquer son empreinte électronique. En revanche, si l'on avait affaire à un professionnel, la tâche serait impossible.

Clémenti surfa sur le Net à la recherche d'informations sur le clan. Nulle mention concernant Philippine ou ses grands-parents, mais la branche riche de la famille intéressait les journalistes. Le rachat du quotidien *France Globe* par Domeniac Entreprises, l'an passé, avait déchaîné un torrent de commentaires.

Hadrien brillait dans la rubrique mondaine, s'affichant aux premières de l'Opéra, aux vernissages, aux biennales d'art contemporain. Judith – de son nom de jeune fille Judith de Cantalice – était désormais en charge du mécénat chez Domeniac Entreprises. Sa fondation artistique allait voir le jour dans un ancien grand magasin du groupe reconverti en espace d'exposition et de conférences.

Le souvenir qu'il gardait d'Hadrien était celui d'un homme dur en affaires, envisageant la grande distribution comme une guerre de conquêtes, ouvrant des supermarchés en Asie et en Europe de l'Est, mais pas d'un collectionneur d'art fréquentant le gratin mondain. Il opposa les personnalités contrastées des frères Domeniac. Hadrien le flamboyant qui avait bâti son empire en une vingtaine d'années et tenait rang dans les cent premières fortunes de France. Thierry l'ascète qui avait sacrifié sa vie de famille sur l'autel de la science. « Geronimo » lui allait comme un gant.

Par curiosité, il chercha des informations sur le chef apache et s'attarda sur l'un de ses

écrits.

« Nous sommes en train de disparaître de la surface de la terre, mais je continue à croire qu'il doit y avoir une bonne raison pour que Yoséné nous ait créés. Il a donné vie à toute une variété d'espèces d'hommes. Ainsi, pour chaque espèce créée, Il désigna un pays particulier. Lorsque Yoséné créa les Apaches, Il leur donna un pays qui se situe à l'ouest. Pour la nourriture, Il leur remit des graines, des fruits et du gibier. Afin de soigner les différentes maladies, Il leur enseigna où trouver les plantes médicinales. Puis Il leur enseigna comment les préparer. Il leur accorda un climat doux et tout ce dont ils avaient besoin pour se vêtir et s'abriter... Cela eut lieu au tout début de la création : car Yoséné créa simultanément le peuple apache et son pays. Et quand viendra le jour où les Apaches seront séparés de leur terre, ils tomberont malades et mourront. Combien de temps s'écoulera-t-il pour que l'on dise qu'il n'y a plus d'Apaches ? »

Il trouva au texte une allure de prédiction. Thierry Domeniac avait disparu de la surface de la terre après s'être posé mille questions arides.